

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

MAISON À LOUER

CARRANCE, ÉVARISTE

Comédie — 1884

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

MAISON À LOUER	5
----------------------	---

MAISON À LOUER

SCÈNE PREMIÈRE

Pierre, Marthe.

(Marthe est assise devant le guéridon, Pierre, debout devant l'étagère, essaie de réparer le vase de Chine.)

(Avec un soupir.)

MARTHE

Décidément, Pierre, vous avez fait là un beau chef d oeuvre. Je tenais à conserver précieusement ce vase de Chine : il me vient, vous le savez, du capitaine d Héricourt.

PIERRE

C'est vrai, madame, et je regrette vivement cet accident ; mais je ne désespère pas de le réparer. Voici les morceaux rejoints, grâce à l'emploi de cette préparation.

(On entend un coup de sonnette.)

(On sonne de nouveau.)

(Pierre sort.)

MARTHE

Pauvre Capitaine !... C'était le dernier voyage qu'il devait faire. Il était âgé, souffreteux, il rapporta de la Chine les germes de la maladie qui devait l'enlever si promptement !... On sonne ! C'est à cause de ce maudit écriteau que je vous avais prié de faire disparaître... Je ne veux recevoir personne. Je partirai la semaine prochaine pour Paris... On visitera la maison tant qu'on voudra en mon absence. Mais, grand Dieu, qui peut sonner avec cette persistance ? Allez vous informer, Pierre.

SCÈNE II

(Petite pause.)

MARTHE

Oh ! Ils sont agaçants avec leurs visites domiciliaires... Ils promènent partout des regards curieux... Toute une famille vous arrive et vient inspecter votre maison. Le salon est trop petit, le jardin est trop grand, la serre n'est pas assez belle, le prix est trop élevé, que sais-je, moi ? Tous ces gens-là se reposent chez vous des heures entières ! Je ne recevrai plus ! C'est bien décidé !... Pauvre grande maison ! Il me semble que je ne devrais pas la quitter ainsi ; j'ai l'air de la fuir ; elle ne me rappelle cependant que des souvenirs heureux. C'est ici que je connus le comte d'Héricourt, un mari qui fut un père pour moi ! Des souvenirs heureux ! J'exagère, peut-être... Orpheline, mariée à seize ans à un vieillard, je n'ai point connu les douces émotions de la vie ; tous mes rêves de jeune fille se sont envolés !... Où sont les Princes charmants qui apparaissaient avec des vêtements d'azur et d'aurore ?...

SCÈNE III

Marthe, Pierre.

PIERRE

Eh bien ! Il est entêté ce monsieur !

MARTHE

Ah ! C'est pour la maison, n'est-ce pas ?

30

PIERRE

Oui, madame.

MARTHE

La semaine prochaine.

PIERRE

C'est bien ce que j'ai dit ; mais, ce monsieur veut à tout prix la visiter. Il prétend que les environs de Domfront sont ravissants, qu'il veut se fixer en Normandie, et que la maison lui plaît.

35

MARTHE

Voilà une magnifique péroration. Vous verrez qu'il faudra recevoir ce monsieur, parce que le pays lui convient. C'est affreux, cela ! Voyons, Pierre, dites que la maison est habitée, qu'il est impossible de la visiter !...

PIERRE

J'ai dit tout cela, Madame.

40

MARTHE

Et il persiste ?

PIERRE

Toujours.

(On sonne une troisième fois.)

(Pierre sort.)

MARTHE

C'est trop fort ! Bon ! Voici qu'il sonne de nouveau... Dites-lui qu'il revienne plus tard... demain.

SCÈNE IV

(Elle ouvre un tiroir du guéridon et en retire un volume.)

(Elle pose le livre sur le guéridon.)

MARTHE

Mais c'est de la tyrannie cela ! Dieu, qu'il me tarde de partir ! Ma première visite sera pour mon ancienne amie du couvent, Ève de Prissac. 45
Voilà deux ans que je n'ai eu le bonheur de la voir ; et dire que nous nous étions promises de ne jamais nous quitter !... Ah ! La vie est étrange ! Que de choses se sont passées depuis !... Ève doit avoir près de vingt ans. Cela me vieillit : j'ai au moins trois ans de plus qu'elle. Sa 50
dernière lettre me parle de son frère, pour lequel elle éprouve la plus grande tendresse ; un poète distingué, d'ailleurs... Où donc est le charmant volume que j'ai reçu de Paris, et qui porte le nom du jeune écri-

vain ?... Le voici : les Rayonnements, par Raphaël de Prissac. Quelle
 grande chose que la poésie ! Comme l'esprit doit se délasser dans ces
 voyages dans l'azur ! Être poète, refléter en son âme toutes les splen- 55
 deurs de la Création ; contenir en son coeur l'espérance, l'amour, ces
 deux phares de la vie humaine ; marcher au milieu de la foule et la do-
 miner ; avoir un nom qui fait rêver, un génie qui s'impose, une gloire
 immortelle !... Oh ! Que c'est beau ! Être la compagne d'un poète est 60
 une faveur divine ; songer que l'on occupe une place dans un grand
 coeur tout épris de beautés mystérieuses ; être aimée par un de ces gé-
 nies au front serein ; se sentir toute petite à côté de sa grandeur, et se
 dire : il a besoin de moi, je suis nécessaire à sa vie, je suis le complé-
 ment de son bonheur ! Oh ! C'est là un rêve, mais il est enivrant ! 65

SCÈNE V

Marthe, Pierre.

PIERRE (*un billet à la main*)

Ma foi, madame, je renonce à faire entendre raison à ce monsieur. J'ai
 ouvert la grille, il s'est installé sur un des bancs de l'avenue, et m'a dé-
 claré qu'il attendrait le bon plaisir de madame.

MARTHE

C'est inconcevable !

70

PIERRE

Tenez, mon garçon, m'a-t-il dit, voici quelques lignes que vous présen-
 terez à votre maîtresse. Dites-lui bien que je ne suis ni vieux ni laid, que
 j'arrive en droite ligne de Paris pour m'installer sous le ciel bleu de la
 Normandie.

(Elle prend le billet.)

MARTHE

Le printemps sourit, et la brise apporte Les plus doux parfums : De
votre château vous fermez la porte Aux vrais importuns... Ce n'est pas
mal. Voyez, cependant, mon esprit murmure, Et voudrait savoir Pour-
quoi je subis la cruelle injure De ne pas vous voir.... Voici maintenant de
la galanterie. Poursuivons. Lorsque la nature est hospitalière, Et qu'à
tous les pas Je trouve un abri parmi la bruyère, Oh ! je ne crois pas Que,⁷⁵
par vos refus, dont le coeur s'attriste Par votre dédain, Vous laissiez,
madame, un pauvre touriste Vous prier en vain. C'est quelque impudent
du boulevard. Voyons ce qu'il écrit. Tiens ! Des vers... Lisons. Voici le
temps des gais troubadours qui reparaît !... Ce monsieur a-t-il une barbe
fauve et de longs cheveux blonds ? Est-il possesseur d'une guitare,
comme les trouvères d'autrefois ?⁸⁵

PIERRE

Mais non, Madame, il n'a ni guitare, ni barbe fauve, ni longs cheveux ; il
est même vêtu avec élégance et distinction ; il s'exprime bien, et paraît
très généreux.

MARTHE

Ah !

90

PIERRE

Il a voulu me glisser vingt francs dans la main, et je les ai refusés.

(Elle lui donne une pièce.)

MARTHE

Les voici, Pierre ; acceptez-les de votre maîtresse, et veuillez dire à cet étranger que je l'attends dans ce salon.

PIERRE

J'y cours, Madame.

SCÈNE VI

(Elle s'assied devant le piano et chante à mi voix.)

MARTHE

Je suis la soeur du papillon, La douce rose au pur emblème ; Je suis la
fleur que chacun aime ; Je grandis seule en ce sillon. Mon parfum est
une prière Qui s'élançe aux pieds du Seigneur, Pour demander avec fer-
veur Un jour de plus sur cette terre. Nous allons vous recevoir, beau
chevalier... puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... et que votre
insistance curieuse est rachetée par des vers du dernier goût.

95

100

SCÈNE VII

Marthe, Raphaël.

RAPHAËL

La musique fait oublier la terre et songer aux deux.

MARTHE *(se levant)*

Monsieur.

(Haut.)

RAPHAËL (*à part*)

Qu'elle est belle ! Oh ! Je vous en prie, Madame, achevez le chant que vous avez commencé.

105

(*À part.*)

MARTHE

Mais, Monsieur !... Le joli garçon !...

RAPHAËL

C'est la prière d'un inconnu, ne la repoussez pas.

MARTHE

Je veux bien... Mais vous conviendrez qu'il est surprenant...

RAPHAËL

De faire l'aumône à un malheureux que le hasard jette sur votre chemin ? Non, certes !

110

SCÈNE VIII

Les mêmes, Pierre.

PIERRE

Une pauvre femme se présente à la grille du château.

(*Pierre sort.*)

(MARTHE, RAPHAËL.)

MARTHE

Qu'elle ne soit pas venue pour rien, Pierre.

MARTHE

Vous voyez bien que j'ai mes pauvres !

RAPHAËL

Allons, madame, un bienfait n'est, dit-on, jamais perdu.

115

(Elle se dirige vers le piano et chante.)

MARTHE

Nul ne sait mon tendre réduit Au milieu des herbes fleuries ; Seul le papillon des prairies Vient me visiter chaque nuit. Mais quand l'aurore, avec mystère, Apparaît dans l'azur du ciel, Moi, je demande à l'Éternel, Un jour de plus sur cette terre. Vous voilà satisfait, monsieur ? Je ne me ferai pas prier plus longtemps.

120

RAPHAËL

Pouvez-vous n'être bonne qu'à demi ?... Cette romance a une troisième strophe.

MARTHE

Ah ! Par exemple !

RAPHAËL

Cette bluette est d'un compositeur d'avenir : Lodoïs Lataste.

MARTHE

L'auteur d'une composition très populaire : Adieu rêves dorés.

125

RAPHAËL

Précisément, madame ; j'ai l'honneur d'être l'ami de Monsieur Lataste ;
daignez achever son oeuvre.

MARTHE

Impossible, Monsieur ; ma mémoire est ingrate ; j'ai oublié la troisième
strophe.

(Il va vers le piano.)

RAPHAËL

Permettez-moi de la chanter, Madame.

130

(À part.)

MARTHE

Oh ! Bien volontiers. Poète et musicien.

RAPHAËL

Le soleil, de ses mille feux, A dévoré ma robe blanche, Je mourrai peut-être
dimanche ; Que le papillon soit heureux. La rose a fini sa carrière ;
Un souffle, expirant sous les bois, Demandait encore une fois Un jour de
plus sur cette terre.

135

MARTHE

C'est donc moi qui dois vous remercier, Monsieur.

RAPHAËL

Oh ! Non, madame... Voici trois semaines que je ne me suis arrêté nulle part. J'ai vécu dans des villages impossibles ; j'ai visité des populations curieuses, et j'ai étudié des mœurs étranges. Le hasard, ce dieu des poètes et des amoureux, me conduit à la porte de votre château ; vous daignez m'y recevoir ; des sons harmonieux retentissent à mon oreille charmée. Je croyais être à mille lieues de la capitale du monde civilisé, et je me retrouve en plein boulevard Saint-Germain. Vous voyez bien, Madame, que je ne puis accepter des remerciements que je ne mérite pas.

140

145

MARTHE

Enfin, Monsieur, donnez-vous la peine de vous reposer un instant, puis j'aurai l'honneur de vous faire visiter le château.

(Il prend un siège.)

RAPHAËL

Trois semaines loin de Paris ! Est-ce possible ? Je vous assure, Madame, qu'il me semble que c'est un rêve; et, cependant, je ne pouvais plus vivre dans cette grande ville où se retrouvent tous les vices, toutes les vertus, tous les talents, toutes les lâchetés. J'avais besoin de respirer un air plus pur. Mon horizon était trop borné. J'ai soif d'inconnu. Puis, Madame, vous allez être généreuse jusqu'au bout, et pardonner l'expansion d'un pauvre touriste. Je suis à la recherche du bonheur !

150

MARTHE

Et vous êtes venu sous le ciel de la Normandie pour le rencontrer, monsieur ? Le bonheur est souvent tout près de nous, et nous allons le chercher bien loin.

155

RAPHAËL *(avec agitation)*

C'est vrai ; j'ai laissé le meilleur de moi-même à Paris : ma vieille mère et ma jeune soeur ; ma vie se passe entre ces deux êtres.

MARTHE

Et vous les avez quittés ainsi brusquement, sans songer que votre absence pouvait les affliger ? 160

RAPHAËL

Mais, je cherche un nid pour abriter les préférées de mon coeur. Je suis parti dans ce but, et je me suis arrêté, comme un enfant, devant toutes les fleurs du chemin.

MARTHE

Vous êtes poète, Monsieur, et l'inspiration ne vous fuira pas sous notre ciel. Je désire que mon habitation puisse vous convenir. 165

RAPHAËL

Elle est admirablement située. Je me suis arrêté tout pensif devant les fraîches clématites qui enlacent la grille dorée du château, et je me suis écrié : Ici est le repos, le travail, le bonheur.

MARTHE

Vrai ? 170

RAPHAËL

Oui, Madame ; et de là mon insistance pour pénétrer chez vous.

MARTHE

Vous allez me permettre de vous quitter un instant, monsieur, Pierre va se mettre à vos ordres ; vous allez faire un petit voyage à travers le château ; puis, à votre retour, nous causerons d'affaires, et vous me direz ce que vous aurez résolu.

175

RAPHAËL

Comment, vous me quittez madame ; j'espérais...

MARTHE

Pardonnez-moi, monsieur, de ne point vous accompagner, mais, en vérité, je suis d'une faiblesse extrême à l'égard de cette maison ; il me semble que si je visitais encore ces vastes galeries pleines de souvenirs, je n'aurais plus la force de les quitter.

180

(Avec hésitation.)

RAPHAËL

Vous avez raison, madame ; nous nous attachons presque sans nous en apercevoir aux pierres qui nous ont abrités, aux arbres que nous avons vu grandir, au coteau que nous avons gravi ; et, lorsque l'heure de la séparation est arrivée, nous comprenons que ces pierres, ces arbres, ces coteaux conservent une partie de notre âme. La meilleure, quelquefois.

185

(Elle sort.)

MARTHE

Au revoir, monsieur.

SCÈNE IX

(Il s'assied et rêve.)

RAPHAËL

Au revoir !... Nous reverrons-nous encore ? C'est étrange ! Je ne sais ce que j'éprouve. Il me semble que je ne me suis jamais vu ainsi... La délicieuse créature ! Comme son regard est doux et pénétrant ! Comme sa voix est pure et fraîche !

190

SCÈNE X

Raphaël, Pierre.

PIERRE

À qui diable parle-t-il ?

RAPHAËL *(se croyant seul)*

Je sens bien que je n'ai pas laissé toutes mes illusions aux buissons de l'existence... Et, d'ailleurs, je n'ai jamais aimé, moi ; je n'ai jamais été compris... La grande chose que l'amour ! La belle chose que la jeunesse ! Comme le printemps chante doucement dans le coeur !... Est-ce un rêve que je fais ?... Où donc est-elle cette gracieuse châtelaine, dont la voix ressemble à une céleste musique ?... Que suis-je venu faire ici ?...

195

PIERRE

Ah ! Ça, mais à qui diable parle-t-il ?... Et de ma maîtresse encore !... Hum ! hum.

200

RAPHAËL

Je ne suis pas seul !

PIERRE

Je suis aux ordres de monsieur.

RAPHAËL

Prends cette pièce d'or et réponds-moi.

PIERRE

On ne paye que les indiscretions, je refuse, et je me tais.

RAPHAËL

Tu dis ?

205

PIERRE

Que je vous prie de me pardonner mon refus, Monsieur ; mais que je ne saurais répondre aux questions que vous pourriez m'adresser.

RAPHAËL

C'est bien répondu, mon ami, et je me souviendrai de la leçon... De quel droit irai-je t'interroger sur ta maîtresse ?

PIERRE *(avec vénération)*

Oh ! Quant à Madame, Monsieur, pensez-en tout le bien possible ; puis, lorsque vous lui aurez accordé toutes les qualités, toutes les vertus, ajoutez qu'il n'existe pas sur la terre un coeur plus noble et plus généreux que le sien. ²¹⁰

(Il lui présente un louis.)

RAPHAËL

Ne me refusez pas.

PIERRE

On croirait que vous payez les éloges que je décerne à ma maîtresse...
Que monsieur n'oublie pas que je suis à sa disposition.

215

(Il regarde le portrait du capitaine.)

RAPHAËL

Ce portrait ?

PIERRE

Le mari de Madame.

RAPHAËL *(avec émotion)*

Elle est mariée ?

PIERRE

Elle est veuve, Monsieur.

220

RAPHAËL

Ah !

PIERRE

Monsieur veut-il commencer sa visite par l'aile droite du château ?

(Haut.)

RAPHAËL *(à part)*

Elle est veuve ! Je te suis, mon ami.

(Ils sortent.)

PIERRE *(à part)*

Eh bien ! Je crois qu'il déménage souvent, ce monsieur.

SCÈNE XI

(Avec un soupir.)

(Elle s'assied, prend le livre sur le guéridon.)

(Elle jette les yeux sur le livre.)

(Elle se regarde dans une glace.)

(Elle va vers le portrait.)

MARTHE

Comme la fleur pour éclore Attend les baisers du jour, Ton jeune coeur 225
qui s'ignore, Ma charmante, attend l'amour. Comme l'oiseau sur la
branche, Pour chanter attend le jour, Ta voix ravissante et franche, Ma
mignonne, attend l'amour. Ainsi que la chrysalide Attend les rayons du
jour, Ton regard clair et limpide, Jeune fille, attend l'amour. Il est à la re-
cherche du bonheur. Je ne comprends pas mon émotion... Que 230
m'importe un inconnu ? Mais celui-là s'exprime si bien, ses manières
sont si distinguées !... Je ne sais pourquoi une secrète sympathie

m'attire vers cet étranger. Une mère, une soeur, ce sont les vrais trésors de la vie ; ils ont manqué à la mienne... Comme il a l'air de les aimer ! Il les appelle les préférées de son coeur !... Oh ! Mais, qu'ai-je donc ? Vrai-²³⁵ment, ma pensée se reporte malgré moi vers ce jeune homme... On vit ici dans un isolement si complet. Les jolis vers ! Je n'aurais pas dû recevoir ce jeune homme !... Qu'ai-je à craindre ? J'ignore même son nom... Ah ! Que la solitude est amère ! Comment ai-je pu vivre ainsi toute seule dans ce château ? Je vais avancer mon départ pour Paris. Oh ! Je²⁴⁰ veux m'éloigner de ces lieux ! Pourquoi me suis-je ensevelie vivante ? Ne suis-je plus jeune ? Ne suis-je plus belle ? Je crois que je deviens folle ; je crois que j'offense la mémoire du Comte d'Héricourt ! Pardonnez-moi, mon ami ; vous avez été un bon époux, un père indulgent ; les jours passés auprès de vous ont été pleins de douceur et de paix. Cette²⁴⁵ grande maison ne me paraît aussi vide que parce que vous n'êtes pas là, que votre voix ne retentit plus comme naguère, joyeuse et vibrante, que je n'entends plus, sur le perron, votre chien, Tilleul, aboyer pour annoncer votre présence... En quittant votre demeure, Capitaine d'Héricourt j'emporte avec moi le souvenir de vos bienfaits ; votre image elle-même²⁵⁰ me suivra partout, et dans les heures de mélancolie et de souffrance morale, je viendrai, comme aujourd'hui, fixer mon regard sur votre noble visage, chercher à me rappeler vos bons conseils, vos paternelles paroles et me dire que je suis encore digne de vous.

SCÈNE XII

Marthe, Pierre.

255

PIERRE

Ma foi, madame, je crois que nous aurions bien fait de refuser la porte à ce monsieur.

MARTHE

Pourquoi donc ?

PIERRE

Dame ! Il s'arrête à chaque pas, laisse échapper des exclamations bizarres, fait des questions étranges !

260

MARTHE

Ah !

PIERRE

Je crois, Madame, que nous avons à faire à un fou.

MARTHE

Il est des fous très raisonnables, Pierre ; où donc avez-vous laissé cet étranger ?

PIERRE

Il contemple les lys du Japon que Madame a reçus récemment.

265

MARTHE

C'est bien. Tenez, Pierre, vous allez enlever le portrait du comte d'Héricourt, et vous aurez soin de rouler la toile avec précaution ; je l'emporte avec moi.

(Il monte sur un siège, détache le portrait. Une lettre tombe sur le parquet.)

PIERRE

Tiens ! Il y avait une grande lettre derrière le tableau.

MARTHE

Une lettre.

270

(Il se baisse et ramasse le pli.)

PIERRE

La voici, madame.

(Avec émotion.)

MARTHE

Elle est à mon adresse. Je reconnais la main qui l'a écrite... Laissez-moi seule un instant, Pierre.

PIERRE

Je vais retrouver mon original.

SCÈNE XIII

(Elle décachette vivement, et lit.)

(Marthe s'interrompt.)

(Elle s'assied rêveuse.)

MARTHE

Je suis toute tremblante !... Quel merveilleux hasard !... Ah ! J'ai hâte de connaître le contenu de cette lettre ! Voyons. « Mon amie, L'heure de la séparation suprême va bientôt sonner : voici que je ne puis presque plus quitter mon fauteuil. Je veux t'écrire quelques lignes, et les confier à

mon portrait, que tu consulteras quelquefois sans doute, lorsque je ne vivrai plus que dans ton souvenir. Si tu savais, pauvre et chère enfant, combien je te suis reconnaissant des soins que tu me prodigues chaque jour ? Vieillard usé par les fatigues de la vie, j'ai trouvé en toi un ange de douceur et de bonté. Écoute-moi, ma douce Marthe, ton jeune cœur n'a pu s'ouvrir aux chaudes effluves de l'amour, aux chastes caresses du bonheur. Quelques mois, quelques jours à peine te séparent d'une nouvelle vie. Je ne serai plus là ; le printemps sourira à ta jeunesse, l'espérance sourira à ton cœur. Cette maison te paraîtra triste et sombre, mon souvenir ne suffira plus à tes aspirations...» Oh ! Que dit-il, mon Dieu !... « Tu aimeras alors, mon enfant ; l'amour c'est la loi suprême, tout aime sur la terre, tout aime dans le ciel. Choisis un cœur digne du tien, confie-lui ton avenir ; et, de temps en temps songez à moi tous les deux ; à moi, qui vous bénirai, comme je te bénis, ma bonne Marthe, pour le bonheur que tu répands sur les derniers jours de ma vie. Comte D HÉRICOURT. » Ah ! Le noble cœur ! Non, je n'aimerai personne, mon ami ; je garderai le nom que vous m'avez confié. Ne plus aimer ! Est-ce possible à mon âge ?...

SCÈNE XIV

Marthe, Raphaël.

RAPHAËL

Est-ce que les fleurs ne s'ouvrent pas à chaque nouvelle aurore ?

MARTHE

Monsieur.

RAPHAËL

Ma foi, Madame, pardonnez-moi, car je me reconnais franchement indiscret. Vos dernières paroles m'ont touché. Je me suis souvent recueilli comme vous, et j'ai peut-être répondu à cette heure à ce point d'interrogation qui se plaçait constamment devant ma vie : « Ne plus aimer, est-ce possible à mon âge ? »

300

MARTHE

Vous avez, sans doute, visité le château, monsieur ?

305

RAPHAËL

Votre demeure réunit toutes les conditions du bien-être, madame ; elle séduit un pauvre touriste comme moi.

MARTHE

J'en suis enchantée.

RAPHAËL

Mais, avant de causer intérêts, n'est-il pas au moins indispensable que vous connaissiez le nom de votre futur locataire ?

310

(Elle prend dans une coupe une carte qu'elle présente à Raphaël.)

MARTHE

Nous allons échanger nos cartes, voulez-vous ? Je commence.

(Il prend la carte et offre la sienne.)

RAPHAËL

C'est une présentation charmante.

MARTHE *(lisant)*

Raphaël de Prissac !

RAPHAËL *(même jeu)*

La comtesse Marthe d'Héricourt !

(Elle lui présente le volume.)

MARTHE *(avec une joie d'enfant)*

Quoi ! Monsieur, vous êtes le poète Raphaël, le frère de ma meilleure amie, l'auteur de ce beau livre, que vous avez appelé Les Rayonnements ?

315

RAPHAËL

Et vous, Madame, vous êtes celle dont ma soeur nous entretient chaque jour ! Ah ! Maintenant que j'ai le bonheur de vous connaître, je comprends son amitié pour vous.

320

MARTHE

Ah ! Monsieur Raphaël, c'est guidée par cette amitié que je m'éloigne de ce château ; je veux me rapprocher de votre mère et de votre soeur, oublier un peu ma solitude.

RAPHAËL

Que ne cherchez-vous à l'embellir ? Elle vous plairait davantage. Ah !
Madame, je cherche un nid pour abriter ma famille, où trouverai-je celui
qui abritera mon coeur ? ³²⁵

SCÈNE XV

Les mêmes, Pierre.

PIERRE

Encore un visiteur pour le château ; je vais le congédier.

(Pierre sort.)

MARTHE

Allez, Pierre.

SCÈNE XVI

Marthe, Raphaël.

330

MARTHE

Je suis heureuse de vous recevoir, Monsieur Raphaël, et votre présence
me fait désirer ardemment celle de mon amie.

RAPHAËL

Vous me recevez aujourd'hui chez vous, Madame, mais Mademoiselle de
Prissac peut vous recevoir demain chez elle ; mon intention est

d'éloigner ma famille de Paris pendant quelques mois ; ne voudriez vous pas vivre auprès de nous ?

335

(Haut.)

MARTHE (à part)

Auprès de lui ! Si vous saviez combien je vous sais gré de cette offre bienveillante !

RAPHAËL (transporté)

Vous l'acceptez !... Je pars pour Paris, et dans huit jours nous venons nous installer.

340

MARTHE

Je la refuse... J'ai besoin de m'éloigner... Il le faut, je le dois.

RAPHAËL

Ah ! Je croyais que votre amitié...

MARTHE

N'interprétez pas mal mon refus... Voyons, monsieur Raphaël, puisque la maison vous convient, venez vous y établir... à mon retour de Paris, je pourrais passer quelques jours auprès de mon amie.

345

(Haut.)

RAPHAËL (à part)

Elle croit que je pourrais vivre sans elle maintenant, Décidément, madame, je vois que cette maison serait trop grande pour nous. Je ne sais trop à quoi je songeais... En Normandie, le ciel n'est pas toujours aussi

bleu que le chantent les poètes... Voici bientôt un mois que j'ai quitté Paris... La nouvelle Athènes est une étrange maîtresse, Madame ; on re-³⁵⁰ connaît tous ses défauts, et cependant on ne peut vivre éloigné d'elle.

MARTHE

Ah !

RAPHAËL

Je quitterai ce soir la Normandie.

(À part.)

MARTHE

Votre résolution est bien prompte, Monsieur Raphaël, Je sens que je souffre, mon Dieu.

355

(Haut.)

RAPHAËL *(à part)*

Je la suivrai partout, le bonheur est là. Hélas ! Madame, les poètes et les amoureux sont des fous. Mon voyage avait un double but : je voulais trouver, une retraite paisible pour ceux que j'aime : j'espérais... rencontrer l'idéal que j'aperçois quelquefois dans mes rêves.

MARTHE

Mais la retraite est trouvée.

360

RAPHAËL

Et l'idéal aussi.

MARTHE

Monsieur Raphaël !

RAPHAËL

Avez-vous aimé quelquefois, Madame ?

MARTHE

Jamais.

RAPHAËL

Ni moi ; à toutes les aspirations de ma jeunesse, j'ai répondu par des
amours banales qu'un souffle fait évanouir. Je suis une âme qui souffre,
parce qu'elle a cherché le bonheur et qu'elle ne l'a trouvé nulle part.

365

MARTHE

Notre royaume n'est pas de ce monde.

RAPHAËL

Qui sait ?... Dans mes rêves, je me suis demandé où je pourrais trouver
le bonheur. - Dans l'amour, m'a répondu une voix mystérieuse, pleine
d'harmonie... - Où est l'amour ?... - Cherche, a soupiré la voix... Et j'ai
visité l'Italie, appelant de toutes les forces de mon âme une seconde
Graziella ; l'écho seul m'a répondu.

370

MARTHE

Vous rêvez peut-être un bonheur impossible ?

RAPHAËL

Je cherche une âme.

375

MARTHE (*embarrassée*)

Monsieur Raphaël, l'amour tel que vous l'entendez n'existe pas.

(*Avec feu.*)

RAPHAËL

Est-ce votre bouche, Madame, qui vient de prononcer ce blasphème ?
Cet amour n'existe pas ? Mais vous qui êtes digne de l'inspirer, ne sauriez-vous le partager ?

MARTHE

Monsieur Raphaël, où allons-nous ?

380

RAPHAËL (*tristement*)

Je m'oubliais, n'est-ce pas, madame.

MARTHE

Voyons, je vous ai fait de la peine ? Pourquoi me dites-vous de ces choses-là ? Ne sentez-vous pas que je suis aussi émue que vous, Raphaël ? Ne comprenez-vous pas que je dois vivre avec le souvenir du Comte d'Héricourt ?

385

RAPHAËL (*se dirigeant vers la porte*)

Adieu, Madame ; les poètes sont des fous ; et, si l'amour existe, le bonheur n'existe pas.

MARTHE

Il s'en va !... Monsieur Raphaël !

RAPHAËL

Voyez comme je pars à regret ; il me semble que je vous laisse toute mon âme.

390

MARTHE

Pourquoi partez-vous ainsi ?

RAPHAËL

Je vais être franc... Écoutez, Marthe... Permettez-moi d'appeler ainsi la meilleure amie de ma soeur... Je pars, parce que je me grise de votre regard et de votre sourire, et que je crains le réveil.

MARTHE

J'appartiens au souvenir du passé.

395

RAPHAËL

J'aurais un culte pour lui. Écoutez, Marthe, ne refusez pas l'amour qui s'offre à vous : nous ne formerons qu'une famille ; nous marcherons vers l'avenir en nous tenant par la main ; ma mère sera la vôtre, ma soeur sera votre soeur. Marthe ! Marthe ! Voulez-vous être ma femme ?

MARTHE (*à part*)

Oh ! Je sens bien que je l'aime, et je n'ai pas la force de résister.

400

RAPHAËL

Il n'est qu'une grande chose sur la terre, et c'est l'amour : voulez-vous accepter le mien ?

MARTHE

Mon Dieu, inspirez-moi ! Comte d'Héricourt, bénissez-nous !

RAPHAËL *(les mains jointes)*

C'est la vie que j'attends.

(Elle lui tend la main.)

MARTHE

Eh bien ! Vivez, Raphaël.

405

SCÈNE XVII

Les mêmes, Pierre.

PIERRE

Des visiteurs pour le château, madame.

MARTHE

Cette fois, Pierre, vous allez enlever l'écriteau.

RAPHAËL

Est-ce que je rêve ?

MARTHE *(regardant Raphaël)*

Hâtez-vous, Pierre. Vous direz aux visiteurs que la maison est louée, et
que le bonheur va venir l'habiter.

410